

les luttes, ni les inévitables défaillances — vénielles, bien entendu — d'une nature insuffisante, de ce jeune homme qui, conscient de son indigence, sait puiser aux inépuisables ressources de la grâce, et qui maintient toujours sous haute pression son idéal, son courage et sa bonne humeur...

C'est à quelqu'un de pareille sorte que j'ouvre plus volontiers mon âme ; et si jamais l'occasion m'eût été offerte de causer en tête-à-tête — l'âme aussi n'est-ce pas, a ses légitimes pudeurs — il me semble que je vous aurais tout de suite fait partager mes goûts intimes, mes aspirations, mon beau rêve d'avenir.

Ce que je ne vous ai jamais dit, pourquoi ne vous l'écrirais-je pas ?

Votre lettre, que je viens de relire, m'en impose presque l'obligation.

Écoutez bien.

Il y avait, une fois, une petite fille très gaie, très vive, très espiègle et qui, trop souvent, hélas ! faisait le désespoir de sa maman, par sa turbulence et son apparente légèreté.

Un jour, il y a bien de cela quinze ans, cette enfant assista, toute de blanc vêtue et voilée, à une messe dite de la Sainte-Enfance ; un missionnaire, un évêque, en autant que sa vision est fidèle, y fit une instruction sur les missions. Il est permis de penser que l'éloquence de l'homme de Dieu fut à la fois simple et convaincante, puisque, dans cette âme frêle encore et inaccoutumée aux messages surnaturels, une voix se fit entendre, lointaine, ah ! bien lointaine, mais distincte et qui disait :

“ Anges de la terre, venez nous baptiser ;
 “ épouses d'un Dieu vivant, venez nous adop-
 “ ter ; pour l'amour de nos âmes, quittez votre
 “ patrie, laissez vos amis renoncez même à vos
 “ parents tant aimés ; pour l'amour de Jésus,
 “ donnez-nous votre vie. Venez ! Un long et
 “ beau martyr vous attend. Venez ! vous serez
 “ couronnées. Venez ! nous serons votre gloire.
 “ Accourez aussitôt que vous pourrez. Sans
 “ vous, nous ne verrons jamais le Paradis.
 “ Venez ! au plus tôt ! Venez en grand nombre !
 “ Venez !... ”

Ces voix l'ont poursuivie de leur plainte constante, chaque fois qu'elle a prié, chaque fois qu'elle s'est recueillie, chaque fois que, dans son petit cerveau précoce et fécond, elle jouait à bâtir des châteaux en Espagne.

Au jour de sa Communion Solennelle, agenouillée, les yeux fermés et le front dans ses petites mains gantées, émue et toute fervente, elle entendit une autre voix, toute proche, cette fois, et tendre, et chaude, qui lui disait :

“ Petite sœur bien-aimée, je te veux à moi,
 “ toute et toujours, entends-tu bien ? Et
 “ comprends-tu cette prédilection ? Je te veux

“ pure, je te veux obéissante, je te veux stu-
 “ dieuse et je te veux mortifiée. Je te veux
 “ généreuse aussi et je te veux joyeuse.

“ Prépare-toi : tu seras mon épouse et je
 “ suffirai à ton cœur aimant ; tu seras une mère
 “ pour les indigents, les délaissés, les ignorants,
 “ et je te ferai l'instrument de ma lumière et
 “ de mes bienfaits ; tu seras une sainte et je te
 “ ferai connaître les joies indicibles de la véri-
 “ table intimité divine, de l'amour et de la paix
 “ qui surpassent tout sentiment.

“ Prépare-toi dans ta famille, prépare-toi à
 “ l'école de mes vierges, prépare-toi sous la
 “ direction de mes prêtres.

“ Et quand sonnera l'heure de tout quitter,
 “ fie-toi à ma parole, fie-toi à ma bonté, fie-toi
 “ à mon amour...”

Cette heure a sonné, cher Monsieur Grégoire. Elle a sonné, il y a déjà huit jours, dans la solitude d'une retraite fermée où j'allais voir si le Seigneur parlerait à mon cœur.

Le Seigneur, mon Seigneur, mon bon Maître a parlé ; sa voix s'est fait entendre sans bruit de paroles, mais d'une manière qui ne trompe pas.

Le temps est venu pour Ruth d'aller glaner dans le champ de Booz.

Les miens connaissent, depuis quelques jours, déjà ma récente décision. Bien qu'ils s'y attendissent de longue date, la perspective de la séparation leur brise le cœur ; frères et sœurs m'entourent d'une affection plus tendre s'il se peut, et qui se nuance d'une sorte de respect sacré ; maman, heureuse de voir son offrande acceptée, ressent doublement le don qu'elle fait du meilleur d'elle-même ; mais j'oserais dire que papa fait plus de peine à voir : c'est un homme ; il a la pudeur de ses moindres sentiments intimes, mais je surprends à tout moment les signes de son chagrin caché, de son combat et de sa résignation. Vous connaissez suffisamment, je pense, tous les membres de ma famille pour croire qu'ils ne sauraient disputer au Bon Dieu la missionnaire de son choix. Nous nous aimons mieux encore, puisque de toutes façons l'amour de Dieu prime nos belles et puissantes tendresses familiales.

Il n'en sera pas autrement, si vous le voulez bien, de nos relations.

Mon cher ami — je sens le besoin de vous donner ce titre, pour vous dire ce qui suit — mon cher ami, des âmes comme les nôtres ont plus à faire que d'aimer des créatures pour leur propre satisfaction ; des âmes comme celles dont le Bon Dieu nous a dotés sont assez grandes pour loger l'amour divin ; des âmes fragiles, vous le savez, qu'une grâce toute puissante et une tutelle vraiment angélique ont gardées pures et spacieuses, sont trop belles pour n'abriter qu'un modeste idéal de confort, d'affection et d'amitié naturelle.